

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Raphaël CARNAT

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1947, tome 45, p. 71-73

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

Mon collègue Pochon se faisait une gloire de se lever sur la pointe des pieds, de hausser la main à la hauteur de la tête pour nous dire d'un air sentencieux en agitant son index : « Plus on se repose, moins on a de goût pour le travail ». Mais moi, je puis vous déclarer, avec toutes les preuves désirables, que plus on a de goût pour le travail, moins on en a pour le repos et même les jours de réjouissance, on aime bien faire le travail.

Deux semaines après la reprise des cours, l'activité scolaire avait atteint sa bonne petite moyenne habituelle. Il fallut, toutefois, que, grâce à une tradition vieille de près de 2000 ans (M. Edmond Jaloux mettrait cela sous le Pouvoir des Choses), l'aube du 23 janvier se levât sur la fête de S. Jean Chrysostome, patron des Rhétoriciens. A cette occasion, les classes respectives A et B s'en allèrent se récréer, chacune de leur côté. Tandis que nous, les disciples de M. Saudan, nous nous réjouissions du plaisir très « sélect » de regarder Barman jouer au billard, ces messieurs de Rhétorique A (c'est plutôt un *a* privatif) avaient choisi de visiter les caves de Fully via les Cheminots. Les internes qui préférèrent cette jouissance étaient au nombre de sept, comme à la Bastille : quatre sérieux, deux inspirés et un jeune déluré enfermé à l'internat sur la recommandation de sa famille. Le soir, au retour, Quinlet rapporte qu'ils étaient huit.

Quelques jours après cette escapade, la Gazette Gisiger annonçait un puissant banquet aux Giettes, pris en l'honneur de la Saint François et de leur très dévoué professeur. La fête fut aussi secrète qu'une élection épiscopale ; tout ce qu'on en sut, c'est que tous les candidats au diplôme souffraient le lendemain de troublantes convulsions capillaires.

Vers cette même époque, Monsieur le Chanoine Fox revenant en quelques jours du lointain Orient nous ramena une atmosphère si calme et si printanière que bien des élèves en perdirent la tête. En effet, le brave Cottier rendu célèbre par un Schuss épique, au cours duquel il avait démontré, non sans grandes théories préalables, la manière la plus honorable de tailler ses skis en 5 pièces détachées, se sentit soudain entouré par les messagers d'Aphrodite et élevé à une sphère rose bonbon. Pendant deux jours, nous dit l'histoire, il n'ouvrit pas un livre si ce n'est « les dix commandements d'Ovide » auxquels il voue un culte particulier et, un beau matin, il se trouva assis sur le seuil de l'infirmerie après que la porte se fut refermée impitoyablement sur sa chute.

J'ai toujours prétendu que le printemps amenait des innovations : voici un fait qui me justifiera devant la face du monde entier. Vers la mi-février, alors que le soleil nous réchauffait prématurément, ces Messieurs du Lycée se mirent en tête de réformer l'organisation de leurs jeudis. Ils s'attaquèrent

à la pierre d'Angle qu'est la promenade hebdomadaire avec une rare persévérance. Se basant sur les expériences tactiques des Confédérés, aux temps de leurs campagnes glorieuses, ils découvrirent une formule idéale : la promenade en triangle. Inutile de dire que cela déplut énormément à l'Autorité et que nos gaillards, le jeudi suivant, s'en allèrent sans tambour ni trompette à la queue leu leu le long du Rhône face au fœhn le plus déchaîné.

Bientôt Carnaval arriva avec son théâtre et son cortège. Je ne parlerai pas du cortège car si vous désirez des renseignements plus précis, veuillez bien vous adresser à Monsieur Henri Salina qui l'a passé en revue à travers les rideaux du tea-room bien connu depuis le trimestre passé.

Après une longue et pénible préparation qui avait demandé des acteurs non seulement des sacrifices énormes (suppressions de promenade et d'études !) mais encore des efforts de docilité, de compréhension, d'adaptation à une nouvelle méthode, l'Agaunia, (j'ose dire l'Agaunia bien que sur sept acteurs il n'y en eut que deux qui fussent de la société) put enfin présenter au public *Britannicus*, tragédie en cinq actes de Jean Racine, comme l'annonçaient les affiches et l'article de propagande. Afin de préciser l'impression que chacun ressentit, je me permettrai d'y revenir en vous faisant part de ce que l'on put remarquer de la cage du souffleur.

Je commencerai par louer la grâce toute romaine avec laquelle nos actrices se promenaient sur scène. On se faisait une idée très rapprochée de l'impératrice déchuë par le jeu de Mlle de Kalbermatten ; et Mlle Rappaz, qui était une vétérante, passionna tout l'auditoire. Si l'on veut s'en référer au peuple, — puisque nous sommes en un temps de referenda importants : assurance-vieillesse, maintien de la cavalerie, — Montavon, interrogé, me dit qu'il maintenait son faible pour le jeu d'Agrippine, tandis que son élève, le Fuchs Quartenoud me déclara avec combien plus de force persuasive la supériorité non pas idéale mais idéelle du jeu de Junie.

Le scatologique Avenenti incarnait avec une douceur néroniaque la prestance de l'empereur. Prestance qu'il ne perdit toutefois qu'à un seul instant au moment précis où l'heure de son triomphe venait de sonner et qu'il se trouvait seul sur la scène attendant, avec une impatience digne d'un César, le tribun Burrhus décidément invisible. C'est, à son honneur, la seule fois que le rideau le priva d'un de ses effets habituels et lui imposa une fin d'acte originale.

Vous ne soupçonnez sûrement pas ce que faisait Dubas ; eh bien ! voici : cet affranchi fumait une parisienne et se poudrait les jambes tout en contant fleurette à la belle Albine. Monsieur Veuthey eut un succès non moins retentissant dans le rôle de Britannicus. Mais, pardonnez-moi si je divulgue les petits côtés du drame, notre ami fit au cours de ses récits une telle cure d'aérophagie que pendant deux semaines toutes les fois qu'il pensait à Junie, il se mettait à parler en vomissant l'air accumulé en prononçant ses « Madame » sensationnels.

Il me reste à rapporter les hauts faits de notre bouffon de Narcisse, qui paraissait un petit S. Joseph en bois peint du Moyen âge.

C'en est assez. Le Carême nous surprit sans que nous eussions pu comprendre que Carnaval était passé. Dubas se plaignait à haute voix : c'est quand même pénible cette vie d'artiste.

Une attraction très rare nous attendait le Mercredi des Cendres. Je rappellerai tout simplement que suivant la coutume, certains externes qui s'étaient signalés par des exploits glorieux dans la nuit du mardi-gras, se sont vu convoquer par Monsieur le Préfet des externes et gratifier d'un petit papier très significatif.

Le Carême fut le théâtre de nombreuses visites et conférences. Bernanos, ce vieux Monsieur qui boitait, comme il se présenta lui-même, nous parla de la liberté de l'homme dans une causerie enthousiasmante et sincère. Son affection pour les jeunes étudiants qui remplissaient la galerie d'une note plus enfantine l'entraîna dans des développements si abondants que l'heure du repas s'est trouvée largement dépassée.

Notre ami Léopold Levaux, que nous avons déjà entendu avec plaisir et apprécié au début de l'automne, nous fit une conférence sur don Quichotte pour la plus grande joie des grands et des petits.

Comme toutes les bonnes choses sont au nombre de trois, il fallut que le collègue reçût avec la dignité voulue un de ses anciens élèves le WOJC DRGMzone ICI securited service (excusez-moi si je prononce mal, car je fais le grec) Tommy Altaffer qui venait prendre ses vacances dans nos montagnes. Cher lecteur, vous trouverez sûrement que c'est une rareté qui ne se voit même pas à toutes les guerres, que la table du collègue convie des officiers américains, mais nous sommes habitués à tout.

Oui, nous sommes habitués à tout, même aux concerts tubulaires pour bercer notre sommeil. Depuis que l'antenne trône sur la radio de l'étude, depuis que les 200 lignes ont succédé à la semonce de grande envergure, que le surveillant se recueille en étude, et qu'on est privé des poignées de porte, rien ne blesse plus la masse étudiante dans sa nonchalance.

Excusez-moi si je parais subitement pessimiste : moi aussi, je sens que le trimestre est long.

Raphaël CARNAT, Rhéto.